

Prologue

Pourquoi, demandent tant de gens, pourquoi les enfants ne parlent-ils pas ?

Je pourrais leur dire que le fait même qu'ils posent cette question prouve qu'ils n'ont jamais connu la peur. Pas la peur d'un mauvais bulletin de notes à l'école, ou de ne pas avoir la bonne robe pour se rendre à une soirée, ni celle d'être en retard à un rendez-vous. Non, pas celles-ci ; l'autre, celle qui vous écrase la poitrine pendant que vous dormez, rampe dans vos rêves et glisse le long de votre gorge, étranglant toutes les demandes d'aide qui auraient pu parvenir à l'orée de vos lèvres.

Non, cette émotion n'a jamais été leur compagnon quotidien. Parce que, si ça avait été le cas, ils auraient su qu'une fois pris dans sa poigne, on se retrouve dans une zone impitoyable, où raison et logique cessent toutes les deux d'exister.

Demandez à une personne souffrant de claustrophobie pourquoi elle ne peut pénétrer dans un ascenseur. Ou à une autre souffrant d'agoraphobie pourquoi ses jambes tremblent et ses pieds refusent de la porter pour franchir le seuil de chez elle. Elles n'auront pas de réponse à fournir parce qu'elles savent que leur comportement est irrationnel. Mais ces démons qui serrent la poitrine et étranglent le souffle de terreur ne se laissent pas facilement circonvenir par la raison.

J'ai grandi dans une époque d'ignorance, deux décennies avant que des organisations comme Childline¹ ne viennent nous apprendre qu'un seul coup de téléphone nous permettrait de nous mettre à l'abri. Quand j'étais enfant, la simple idée de dire à quiconque en position d'autorité la vérité sur ce qui m'arrivait ne m'a même pas traversé l'esprit, ni celui de ceux qui, comme moi, souffraient en silence. Nous n'avions aucune foi dans les adultes, aucune confiance en eux, quelles que fussent les circonstances. Parce que nous étions les enfants étranges, les enfants galeux, ceux qui restaient seuls sur le terrain de jeu, ceux dont les devoirs étaient mal faits, ceux qui étaient difficiles à aimer. Nous recevions rarement un mot d'encouragement de la part des figures d'autorité, nous n'en attendions d'ailleurs pas. Parce que nous n'étions que trop conscients que nous étions ceux que l'on blâmait pour la négligence de leurs parents.

Les graines de la méfiance, plantées et arrosées par ceux qui s'occupaient de nous, prospérèrent bientôt dans nos esprits et s'implantèrent si bien qu'il nous fut impossible de parler – de dire d'où nous venaient ces bleus ou que nous allions souvent au lit sans manger. Quand nos notes minables étaient moquées et que nous entendions les ricanelements de nos camarades, nous ne pouvions pas dire que la peur peuplait nos nuits de cauchemars et brisait notre concentration.

Aurait-il été possible alors pour nous de nous lever et de dire « S'il vous plaît, madame, ma mère et mon père sont revenus du pub ivres morts et leurs disputes m'ont empêchée de dormir toute la nuit » ? Ou « S'il vous plaît, madame, mon père a dépensé tout l'argent du ménage pour ses chiens et il n'y avait rien à déjeuner ce matin. Et ces bleus sur mes jambes... Eh bien, madame, mon

1. Équivalent de l'accueil téléphonique pour l'enfance en danger en Grande-Bretagne. (NDT)

père m'a donné des coups de ceinture quand je lui ai dit que je devais finir mes devoirs. Et mon bras cassé l'année dernière, quand j'ai dit que j'étais tombée d'un arbre... c'était mon père aussi. C'est pour ça que mes devoirs ne sont jamais faits » ?

Ce n'est pas le genre de phrases qu'un enfant victime d'abus pourrait prononcer.

Si nous ne pouvions pas dire ça à nos professeurs, alors aurions-nous pu, les yeux baissés et les joues empourprées, murmurer les mots qui auraient décrit le plus terrible ?

Que nous n'aimions pas la manière dont papa se glissait dans nos chambres et nous touchait à des endroits que nous pensions intimes ?

Une fois, juste une fois, j'ai rassemblé mon courage et essayé de demander de l'aide. Mais ce fut une terrible erreur, une erreur que j'ai encore aujourd'hui du mal à évoquer. Parce que, quand j'ai essayé d'en parler, j'ai clairement abordé l'innommable. Au lieu de recevoir de l'aide, je fus considérée avec dédain et accueillie avec des mots très durs.

À cause des répercussions qui suivirent cette seule occasion où j'avais placé ma confiance en un adulte, je n'ai jamais réessayé. Puisque j'avais été prévenue de ce qui arriverait dans ce cas-là, comment pourrais-je encore parler ?

Les menaces de mes parents pénétraient mon esprit comme des petites gouttes de poison, le remplissant d'anxiété et de méfiance.

Personne ne te croira jamais.

Ils diront que tu es une méchante petite fille qui invente ces histoires ; c'était une chose que j'avais déjà constatée par moi-même.

Quand j'ai atteint l'adolescence et que j'ai commencé à penser que ma parole pourrait être entendue, c'est la honte qui m'a forcée à conserver le silence. Mais pas avant

de m'être confrontée à mon père, qui en entendant mes menaces s'est moqué de moi.

N'étais-je pas celle qui avait pris part à ces actes sordides ? demanda-t-il, une lueur de malveillance dans les yeux.

Celle qui s'était tue toutes ces années ?

Qui pourrait croire que je n'y avais pas pris plaisir ?

— Personne ne t'aimera si tu parles, Cassie, dit-il. Ce sera toi qu'on fuira comme la peste. Tu perdras tout.

Et parce que je l'ai cru, cette prophétie s'est finalement avérée.

Ce n'est que plus tard, quand il fut trop tard, que j'ai réalisé que peut-être une autre vie aurait été possible.

Et quand le besoin d'écrire ces mémoires s'est exprimé dans mon esprit, il a apporté la question qui demandait une réponse. Celle qui continue à me mettre en colère. Pourquoi ? Pourquoi personne ne m'a jamais demandé quoi que ce soit ?

Tous ces professeurs et ces directeurs d'école qui ont travaillé dans les années 1950, 60, 70 et 80, ils ont vu les bleus, les enfants négligés et anormalement nerveux. Pourquoi n'ont-ils rien demandé ?

Je me rappelle avoir imploré silencieusement ces adultes :
« Regarde-moi, je prie. Regarde ce qui est en train de m'arriver. »

« Ne peux-tu me regarder ? Pourquoi ne me demandes-tu rien ? »

« Je pourrais en parler si seulement tu le faisais. »

Mais personne n'entendit mes suppliques silencieuses.

Personne n'est venu à mon secours.

1

Je ne suis plus une enfant. Je ne me sens plus seule et sans amour. Plus maintenant.

J'aime mon travail auprès des personnes âgées. C'est ici qu'elles viennent quand elles ont besoin des soins qu'on ne peut plus leur fournir à l'extérieur. Cet endroit est appelé un foyer. J'aime ce mot parce que c'est ce que nous essayons tous de créer.

Quand je passe les portes pour commencer mon service, j'ai l'impression que c'est aussi mon foyer, et ces personnes âgées qui passent leurs derniers jours ici, elles sont maintenant ma famille. Mon bras s'enroule bien souvent autour de leurs frêles épaules pour leur apporter un certain réconfort et, chaque fois que je tiens la main d'un résident, je suis touchée par l'impression que me laissent cette peau parchemineuse et la légèreté de ces os fragiles.

Je pleure quand l'un de ceux dont je m'occupe s'en va. Parfois, c'est quelqu'un qui reste alerte jusqu'au bout, aussi n'ai-je pas le temps de me préparer à sa mort et cela intensifie la douleur que je ressens. Je me rends à ses funérailles et mon corps est secoué de sanglots silencieux. Bien trop souvent, il n'y a que nous – les employés du foyer et quelques résidents – qui venons, parce qu'il ne reste plus que des photographies fanées d'amis ou

d'époux disparus. Les filles et les fils sont partis s'installer dans des contrées lointaines – en Australie, aux États-Unis –, mais parfois, et c'est plus triste encore, à quelques centaines de kilomètres à peine.

Il est très difficile de ne pas en préférer certains. Même si on m'a conseillé de conserver une distance émotionnelle, c'est quelque chose que je n'arrive pas toujours à faire. Il y a toujours ceux qui touchent chez moi une corde sensible. Je ressens le lien qui nous unit dès le moment où ils arrivent, quand nos yeux se croisent, et je sais qu'ils ressentent la même chose.

Il y a Doris avec ses belles mains. Des mains jeunes encore, même si son visage porte les rides que le temps y a inscrites.

Elle était il y a longtemps une célèbre pianiste de concert. Elle a parcouru le monde, m'a-t-elle dit. Elle adore soulever le voile qui sépare le passé du présent pour me montrer le monde dans lequel elle a vécu autrefois.

— J'ai eu des amants, dit-elle en partant d'un rire charmant. Mais seulement un mari. Il n'a pas duré longtemps. Oh ! c'était un homme convenable, ajoute-t-elle malicieusement. Il est tombé amoureux de ma manière de jouer au piano. Il me l'a dit dès la première soirée que nous avons passée ensemble.

Ses joues se colorent d'une rougeur juvénile chaque fois qu'elle partage ses histoires avec moi. Les noms de compositeurs dont je n'ai jamais entendu parler lui viennent tout naturellement, comme ceux des salles de concert où elle a joué. Je peux presque entendre le son des applaudissements et voir la taille et la teinte des bouquets qu'on lui offre.

Je m'aventure à lui poser des questions.

Qu'est-ce qui est arrivé à son mari en est une.

Les réponses varient en fonction de son humeur, mais certaines sont concordantes.

— La guerre venait de se terminer quand nous nous sommes rencontrés, me dit-elle. Il ne faisait pas partie de ceux qui attendaient à la porte de ma loge avec des fleurs à la main et une lueur d'espoir sur le visage. Il avait un ami qui connaissait le directeur de la salle de concert dans laquelle je jouais. Un dîner fut arrangé. Les jeunes garçons manquaient tellement, à l'époque ; alors, naturellement, j'étais flattée d'avoir été remarquée. Mais une fois que je me suis retrouvée l'anneau au doigt, il a voulu que je ne joue plus que pour lui. Plus de voyages, plus de concerts... J'aurais dû rester à la maison et faire des enfants.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Je suis partie.

Mais elle rechigne à me donner plus d'informations sur ce sujet, ce qui laisse ma curiosité insatisfaite.

Une autre vieille dame, Dorothy, se souvient bien mieux des jours de son enfance que de ceux qu'elle traverse aujourd'hui. C'est des années de guerre qu'elle veut se souvenir le plus volontiers.

Elle me raconte les bombes qui tombaient sur Londres et les nuits qu'elle a pu passer dans les abris surpeuplés du métro.

— La plupart des enfants étaient envoyés ailleurs, à l'époque, dit-elle. C'était terrible, pour ceux qui avaient perdu leurs parents et n'avaient plus de maisons, de revenir quand tout fut terminé.

Je ne lui ai jamais demandé si elle était un de ceux-là. Au lieu de cela, je l'ai détournée de ses sombres évocations en lui racontant certains de mes souvenirs, parce qu'en plus de les écouter, je suis encouragée à partager

mes expériences et ce qui se passe en dehors du foyer avec ses occupants.

À ce moment de l'après-midi, quand le thé est servi et que les biscuits au gingembre sont trempés dans le liquide chaud et laiteux, des yeux inquisiteurs se tournent vers moi, attendant des réponses à leurs questions. Avec ma tasse en équilibre précaire sur les genoux, je leur parle de l'époque où j'ai moi-même grandi, la fin des années 1960 et les années 1970.

Je leur raconte que nous n'étions pas une famille riche, mais au moins nous étions heureux. Je leur montre des photos d'une mère potelée et aimante, en train de raconter à mes frères et à moi des histoires pour s'endormir avant de nous border pour la nuit.

J'essaye de rendre vivantes mes descriptions du parc où on nous emmenait nourrir les canards et du frisson d'excitation que je ressentais chaque fois que mon père, ses yeux sombres pétillant de bonne humeur et riant de bon cœur, poussait ma balançoire de plus en plus haut jusqu'à ce que je puisse voir le ciel.

Je parle de mes jours heureux à l'école, comment j'aimais dessiner et écrire de la poésie, et de la fierté que j'avais ressentie quand ma mère, en voyant mes dessins, avait décidé de les accrocher aux murs de la cuisine. Comment je me tortillais de plaisir quand elle me couvrait d'éloges pour toutes mes premières œuvres.

Des dessins crayonnés de gribouillis bleu, rouge et vert dont j'affirmais qu'ils étaient des gens, mais qui étaient presque aussi grands que les petites maisons carrées que je dessinais encore et encore.

Certains après-midi, je ramène mon audience âgée à mes années d'adolescence – les booms, les petits amis,

mon premier boulot, le plaisir que je prenais et les vêtements colorés que je portais à l'époque.

Mais, bien sûr, rien de ce que je leur raconte n'est vrai. Ni mon enfance ni mon adolescence n'ont ressemblé à quoi que ce soit de la sorte.

2

J'étais encore une jeune femme quand j'ai commencé ma première thérapie. Ça ne relevait pas de mon choix ; on m'avait arrangé le rendez-vous. On m'avait donné une carte de papier fin crémeux, avec un nom inscrit au recto. En la retournant, j'avais vu l'adresse et la date du rendez-vous écrites en lettres soignées. En la lisant, je dis que oui, je savais où c'était et quel bus me conduirait là-bas.

Je plaçai la carte dans ma poche, douloureusement consciente que j'étais de sa douceur sous mes doigts, et rentrai chez moi. Même si j'aurais alors aimé sortir la carte de ma poche, la déchirer et laisser les petits morceaux s'envoler, je compris que je n'avais plus vraiment le choix. Il y aurait des conséquences si je ne me présentais pas, des conséquences que je craignais terriblement.

Deux jours plus tard, à dix heures, je pris le bus qui m'éloignait du logement social que j'avais rarement quitté durant les derniers mois, le long de routes où des maisons cossues s'étaient étalées des deux côtés. Des murs de briquettes rouges séparaient des maisons mitoyennes entourées de haies séparant les jardins adjacents et où se découpaient aux fenêtres des rideaux blancs immaculés.

En les voyant, mon esprit vagabonda vers une époque qui semblait appartenir à une autre vie, lorsque j'étais enfant. J'avais regardé des maisons de ce genre pousser comme des champignons jusqu'à ce que notre

lotissement, avec ses habitations délabrées, ressemble à une île abandonnée perdue au milieu de toute cette élégance. La zone que le conseil municipal nous avait attribuée était celle réservée aux familles à problèmes. Ce qui, apparemment, regroupait toutes celles qui avaient plus de deux enfants. Il y avait certainement une part de vérité dans cette répartition, puisque les jardins mal entretenus, les rideaux sales, les poubelles surchargées et les rues constamment jonchées de débris méconnaissables étaient la norme dans le coin.

Le consensus général était que les enfants issus des rues où j'avais grandi étaient très indisciplinés, sauvages et, une fois parvenus à l'âge adulte, ne cesseraient de provoquer des troubles dans leurs familles et dans la société, tandis que ceux qui vivaient dans les lotissements chics avaient d'autres ambitions pour leur progéniture.

L'architecture de ces maisons privées, avec leurs salons traversants, leurs deux chambres et demie et leurs petits carrés de pelouse parfaitement entretenue, n'était peut-être pas très différente de celles où nous vivions, mais elles appartenaient tout de même à un autre monde. Le week-end, les pelouses étaient tondues, les Austin Morris et Ford Cortina brillantes étaient lavées et polies, et les jeux des enfants étaient supervisés par des adultes. Ceux qui vivaient là étaient fiers d'être des propriétaires, pas des locataires, comme beaucoup de leurs parents l'étaient encore.

Notre partie de la ville était une horreur, qu'ils détestaient avoir dans leur voisinage. Ils ne nous voulaient pas plus dans les parages que ma mère ne m'avait désirée ou, pour ce que ça compte, qu'elle avait désiré mes deux frères. J'avais vu ces jeunes propriétaires insouciant prendre possession de leurs nouvelles maisons. Observé les camions de livraison qui arrivaient avec des meubles souvent encore sous plastique que l'on portait à l'intérieur.

Maintenant, ces mêmes jeunes couples sont des personnes âgées, leurs enfants ont grandi et s'en sont allés au loin.

La plupart de leurs enfants allaient dans la même école que moi. Je me rappelle ces groupes de jeunes filles bien habillées, qui avaient déjà formé leurs petites cliques bien avant la rentrée. Elles se connaissaient d'ailleurs certainement depuis le jour où leurs mères avaient poussé leurs landaus côte à côte. Elles faisaient déjà partie du même groupe avant même d'entrer en maternelle, et, le temps qu'elles apprennent à parler, elles étaient invitées aux fêtes d'anniversaire les unes des autres. Je crois comprendre désormais pourquoi elles restaient ensemble dans ces petits groupes impénétrables, mais à l'époque je me sentais juste comme une paria.

Le traitement par le mépris semblait pouvoir s'apprendre dès le plus jeune âge. Je me recroquevillais chaque fois qu'une jeune fille, qui aurait pu jouer le rôle d'un ange dans une crèche de Noël, montrait une réticence évidente à s'asseoir à côté de moi en classe. J'essayais de me rendre invisible quand les enveloppes contenant les invitations pour les fêtes d'anniversaire étaient distribuées à la ronde. À cinq ans, je crus que l'une d'entre elles allait être pour moi, ma main déjà levée pour la saisir et ma bouche s'étirant en un sourire ravi, quand elle fut distribuée à la petite fille assise juste derrière moi. À six ans, j'avais accepté l'idée qu'aucune de ces invitations n'atterrirait jamais dans ma main. Même maintenant, toutes ces années après, la souffrance que j'en ai ressentie, dont je me répète toujours qu'elle est oubliée depuis longtemps, pointe parfois le bout de son nez hors de l'endroit où elle se dissimule et me saisit sauvagement quand je m'attends le moins à sentir sa morsure.

Petite fille, je n'avais pas compris pourquoi on conseillait à ces enfants sûrs d'eux, avec leurs vêtements repassés et

leurs cheveux soignés, de se tenir éloignés de nous. Avec mon frère aîné, je pensais que c'était juste parce qu'il était différent. Je me rendais compte qu'il était toujours seul sur le terrain de jeu. Je voyais aussi qu'on se moquait de lui et qu'on le tourmentait. N'avais-je pas observé des garçons imiter sa démarche particulière ou sa manière de parler un peu lente ? Cela me mettait mal à l'aise. Je voulais qu'un de nos professeurs y mette fin, dise aux autres garçons de le laisser tranquille – ils avaient dû se rendre compte de ce qui se passait. Mais rien ne se produisit.

Dès que j'entrai à mon tour en maternelle, être ignorée au milieu de tous devint aussi mon destin, tout comme ce fut le cas pour mon petit frère deux ans plus tard.

Tandis que le bus tournait à un coin de rue, je fermai les yeux et enjoignis à ces pensées lugubres de disparaître. Il y avait des problèmes plus importants à régler immédiatement. « Reprends-toi, Cassie, me dis-je, cesse de creuser dans le passé. Ça ne t'a jamais fait aucun bien, pas vrai ? » Puis, en regardant à nouveau par la fenêtre du bus, je vis que les feuilles vert pâle des platanes commençaient à se déployer. Le printemps faisait finalement son apparition. Peut-être, pensai-je, les signes du commencement d'une nouvelle année annonçaient-ils aussi un nouveau départ pour moi.

L'arrêt suivant était le mien. Il ne me restait plus que quelques centaines de mètres à parcourir pour rejoindre l'adresse de la carte.

Étais-je nerveuse ce jour-là ? Je crois que j'étais au-delà de ça, mes sentiments déjà étouffés par les événements des quelques semaines précédentes. Je sonnai à l'interphone près de la plaque sur la porte, et une voix désincarnée me demanda mon nom avant de m'inviter à entrer. Une fois à l'intérieur, je fus informée que madame Travis me verrait d'ici quelques instants et je fus invitée à m'asseoir

en attendant. Il y avait plusieurs chaises, mais un jeune dégingandé aux cheveux noirs était le seul autre occupant de la salle d'attente. Derrière les chaises, il y avait un grand miroir au cadre recouvert d'ornements dorés. Je lui jetai un coup d'œil involontaire et je vis une femme plutôt miteuse approchant la trentaine, dont la jupe trop serrée était froissée aux hanches, et dont les boutons de la blouse, achetée dans une friperie, semblaient lutter pour rester fermés. Ses cheveux châtain clair avaient clairement besoin d'une coupe, et l'anxiété avait creusé des plis profonds sur son front, tandis que son visage non maquillé, bouffi par le manque de sommeil, était pâle et tiré.

« C'est moi », pensai-je, parcourue par une vague de dépression.

Où avait disparu la personne que j'étais ? Car la femme dans le miroir était presque une étrangère.

J'eus très envie d'une cigarette, et ma main glissa instinctivement dans mon sac, avant que j'aperçoive le panneau INTERDIT DE FUMER. Mes doigts se contractèrent, hantés par le besoin d'en tenir une dans ma main, tant quelques bouffées auraient suffi à me calmer. Je caressai une seconde l'idée d'aller dehors : un instant suffirait pour calmer mon besoin de nicotine. Mais dans ce cas, je pourrais finir par être en retard pour mon rendez-vous et ça ne ferait pas bonne impression, non ? « Cassie, me dit mon impitoyable voix intérieure, où est passée ta volonté ? Tu ne peux pas t'en passer même pour une heure, c'est ça ? » « Bien sûr que je peux », répondis-je fermement à cette harpie intimidante en m'asseyant sur une des chaises. Je pris un magazine et commençai à le feuilleter sans lui prêter attention.

Un moment plus tard, je fus conduite dans une pièce n'ayant que peu de ressemblance avec les autres cabinets médicaux que j'avais pu connaître jusque-là. Il y avait un

bureau avec un ordinateur dessus, mais, à part ça, avec ses chaises confortables et sa table basse couleur chêne clair, elle avait plus l'air d'une salle d'attente que d'un cabinet.

La femme qui m'accueillit avec un sourire chaleureux avait aussi quelque chose d'inattendu. La trentaine à peine, elle était vêtue d'un jean confortable et d'une chemise blanche. Ses cheveux blonds courts étaient ramenés sagement derrière ses oreilles, et je remarquai son visage dénué de rides et ses yeux marron pleins de vie.

— Cassie, entrez, me dit-elle, comme si j'étais une invitée passant juste pour prendre un café. Mettez-vous à l'aise.

Elle s'installa sur une chaise, dos à la fenêtre, en me faisant signe de faire de même sur le siège en face d'elle.

— Cassie, m'expliqua-t-elle, aujourd'hui, nous allons juste apprendre à nous connaître. Alors, dites-m'en un peu plus sur vous et sur la manière dont vous pensez que je peux vous aider.

Qu'est-ce qu'elle espérait que je dise ? me demandai-je, me sentant un petit peu paniquée.

Je voulais lui dire que ma présence dans son cabinet n'était qu'une erreur et que je pouvais très bien me débrouiller sans son aide. Mais ce ne fut pas le message que je parvins à exprimer, car dès que j'ouvris la bouche pour parler, ma voix s'étrangla de larmes à peine retenues. Sans commentaire, elle me passa une boîte de Kleenex. Elle avait clairement l'habitude de recevoir des patients en détresse, pensai-je, et c'est à cet instant que je réalisai que j'étais exactement cela : une patiente en détresse. Avec un paquet de mouchoirs serrés dans le creux de ma main, ma gorge encore si sèche que les mots s'y arrêtaient presque, je parvins à baragouiner certains détails de mon mariage. Comment il était parti, mais pas pourquoi, pas durant cette première séance. C'était toujours trop brutal, trop douloureux, pour moi, de le lui dire.

Mes enfants étaient un autre sujet dont je voulais rester éloignée. J'avais remarqué une alliance à son doigt. Était-elle mère ? Je n'osais pas lui poser la question. Parce que si elle l'était, thérapeute ou non, elle me blâmerait sûrement pour ce qui leur était arrivé. Puisque tous les autres l'avaient fait. Des voisins que je pensais être des amis détournaient maintenant le regard quand ils me voyaient. Ma belle-mère, de laquelle j'avais été si proche, refusait de me parler, tandis que mon dernier ami, celui qui se présentait sous forme liquide, m'avait finalement trahie. Il ne suffisait plus à rendre mes souvenirs lointains – ils étaient présents du moment où je me réveillais jusqu'à ce que la nuit vienne et qu'un sommeil intermittent finisse par me saisir à contrecœur. Pas pour m'apaiser, non, ça ne se passait jamais comme ça, mais pour m'emmener dans un endroit sombre, où sous mes paupières clignotantes les images tourbillonnaient autour de ma tête pour me moquer et me ridiculiser.

Maintenant, en faisant face à cette femme qui était là, m'avait-on dit, non pour me juger mais pour m'aider, je trouvais ça de plus en plus difficile d'offrir mieux que des fragments épars d'informations. Chaque fois que je m'arrêtais, elle attendait patiemment que je continue. La seule question qu'elle m'avait posée après un long moment de silence avait été pour me demander si je voulais un verre d'eau, ce à quoi j'avais répondu oui en hochant la tête.

Chaque fois que mes mots s'éteignaient, le silence entre nous devenait oppressant. Je voulais lui fournir des faits qui pourraient l'aider à me voir sous un meilleur jour, mais après environ la moitié de la séance, je n'étais pas parvenue à en exprimer un seul.

— Cassie ?

En disant cela, elle se pencha légèrement en avant, puis :

— Vous comprenez pourquoi vous êtes là ?

— Oui, répondis-je, sachant pertinemment que c'était une question dont elle connaissait déjà la réponse.

Elle n'avait peut-être pas un dossier rempli de notes me concernant posé entre nous, mais elles devaient se trouver sur son ordinateur et elle les avait certainement consultées minutieusement.

— Eh bien, parlons un peu de ça, d'accord ?

Et puis :

— Non, comme si elle lisait dans mon esprit, pas les faits qu'on m'a transmis, ils ne me disent que ceux qui se sont produits au final. C'est la raison de leur survenue que nous devons évoquer. C'est la raison pour laquelle vous êtes ici. Alors, pouvons-nous commencer par le début ?

« Jusqu'où voulez-vous que je remonte ? » me demandai-je.

Et une fois encore, elle répondit à ma question silencieuse :

— Commençons avec vos souvenirs les plus anciens, d'accord ?

Tandis qu'elle parlait, ses mots agirent comme une clé tournée dans une serrure rouillée, et lentement la porte menant à mon enfance commença à s'ouvrir en grinçant. Derrière elle se trouvait le couloir lugubre qui menait à un endroit que je ne souhaitais pas visiter. Je pouvais sentir mon cœur battre à tout rompre dans ma cage thoracique, ma respiration se faisait haletante, et je luttais pour que la panique n'empêche pas l'air d'entrer dans mes poumons. J'aurais voulu claquer cette porte aussi fort que je le pouvais et me lever pour partir en courant. Mais c'était quelque chose que je ne pouvais pas faire. Au lieu de cela, je fermai mes poings si fort que mes ongles firent des marques rouges sur mes paumes. Mes mains tremblaient et je n'arrêtais pas, sans m'en rendre compte, de tirer et de faire claquer les bandes élastiques qui enserraient mes poignets. Cependant, nous n'abordâmes réellement cette question que quelques semaines plus tard. Consciente de

mon anxiété, au lieu de me poser une question intrusive, madame Travis ouvrit un tiroir, y saisit un cendrier qu'elle posa devant moi.

— Si vous voulez fumer, vous le pouvez, me dit-elle. Je garde toujours ça sous la main au cas où ce serait nécessaire.

Les seuls bruits qui se firent entendre dans les secondes qui suivirent furent le cliquetis de mon briquet, le crépitement délicat de ma cigarette qui s'allumait et mes inspirations profondes tandis que je tirais dessus avec avidité. Presque instantanément la nicotine calma mes nerfs à vif, et mon corps commença finalement à se relaxer.

— Je sais qu'elles sont mauvaises pour moi, dis-je avec regret. C'est juste pour maintenant.

— Je comprends, dit-elle en m'adressant un sourire rassurant. Cassie, mon métier n'est pas de vous interroger, mais pour comprendre les racines de votre problème nous devons commencer à l'endroit d'où tout a démarré : autrement dit, votre enfance. Alors, parlons un peu de votre famille. Comment était votre mère ?

Le soulagement d'avoir à traiter cette question précise diminua un peu plus mon angoisse. Décrire l'apparence de ma mère n'était pas un problème, même si trouver les mots justes pour dire qui elle avait été serait plus difficile.

— Elle était petite, dis-je. Un peu courtaude, je suppose. Elle s'habillait toujours avec soin, généralement une jupe et un chandail, ou une blouse pendant les jours d'été. Rien de vraiment remarquable quant à son apparence. La nuit, elle mettait des bigoudis dans ses cheveux et, le matin, elle les ramenait en choucroute sur sa tête. Une fois en l'air, ils ne bougeaient presque plus tant elle mettait de laque dessus. Mais je n'ai jamais eu le sentiment qu'elle était réellement ma mère. Je veux dire, je savais qu'elle l'était, mais elle n'a jamais agi de manière maternelle avec moi.

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

— Ce n'était pas une femme gentille. Elle était cruelle. La seule forme d'affection dont je lui ai vu faire preuve était envers mon père. Oh ! occasionnellement envers mon frère le plus jeune, mais pas envers moi ou envers mon frère aîné. Non, la seule personne qu'elle aimait, je pense, était son mari.

J'espérais, tandis que je parlais, qu'elle ne me poserait pas des questions à son sujet – je n'étais pas prête à parler de lui alors. Je crois qu'elle le comprit parce qu'elle évita de me relancer en ce sens. Un peu mise en confiance, je continuai en expliquant comment ma mère avait été : ses changements d'humeur, sa méchanceté, sa paresse. Même se rendre à pied jusqu'aux magasins était une corvée pour elle. J'avais à peine l'âge d'aller à l'école quand elle commença à m'y envoyer avec une liste de ce qu'elle voulait. Principalement des cigarettes.

Je ressentis un sursaut de colère tandis que je parlais d'elle.

— Elle était servile avec mon père, laissai-je échapper. Elle lui cuisinait de bons dîners qu'elle lui servait à table, tandis que nous, les enfants, n'avions pas mieux que des casse-croûte que nous mangions debout. Son excuse était qu'elle avait payé pour que nous prenions notre repas principal à l'école ; alors, nous n'avions pas besoin de beaucoup plus. Nous pouvions les sentir, cependant, ses bons petits plats, et puis elle nous disait de nous faire un sandwich. Je n'ai jamais compris pourquoi elle avait fait des enfants. Elle ne s'est jamais souciée de nous. Si nous tombions et que nous nous râpions les genoux, elle nous disait juste de nous lever et de ne pas faire d'histoires. Et puis le soir, quand il faisait trop noir pour aller dehors, nous étions renvoyés dans nos chambres – après que nous avions lavé nos assiettes, bien sûr. La télévision

était pour elle et mon père ; elle ne voulait pas qu'on s'asseye avec eux.

Une fois que j'eus commencé à parler, je parvins à lui dire tout ça, quasiment sans respirer. Elle me questionna à propos de la maison dans laquelle j'avais grandi, m'expliquant qu'elle essayait de se faire une image plus claire, pas juste de ma famille, mais de mon environnement également.

La lui décrire ne me posa pas de problème non plus. Je lui répondis qu'il y avait peu de choses à en dire. Elle avait quatre chambres, la plus petite étant la mienne, et je décrivis le papier peint sombre en bas, le salon qui empestait la cigarette. Un canapé brun recouvert de marques de brûlure, où ma mère, dont l'intérêt pour le ménage était négligeable, passait le plus clair de son temps. Il n'y avait pas d'émissions à la télé pendant la journée à cette époque ; alors, elle écoutait la radio, lisait des magazines ou se faisait les ongles tout en nous donnant des ordres, à nous les enfants, à partir du moment où on mettait les pieds dans la maison.

Il y avait deux posters, dans des cadres noirs bon marché, sur les murs : l'un d'une petite fille avec un chien à ses côtés, et l'autre d'un garçon blond en train de pleurer. À part une paire de chaises, le seul autre meuble était un buffet où ma mère gardait les « bonnes assiettes », comme elle disait. Elles n'étaient sorties que lorsque mes grands-parents venaient en visite. C'était une maison morne, dénuée de rires et de soins.

Dehors, ce n'était pas mieux ; des touffes d'herbe grasse, parmi lesquelles des pièces de moteur jonchaient le peu d'espace à l'arrière. Il y avait une remise qui, quand nous étions petits, nous était interdite. Désirant écarter mes pensées de cette remise pour l'instant, je fis alors une pause. Parce qu'il y avait un moment où j'avais été forcée d'entrer à l'intérieur, et je voulais chasser ces souvenirs

de mon esprit. Si elle remarqua que ma voix s'éteignait alors que je repoussais ces détails avec force, elle ne fit pas de commentaires, se contentant gentiment de guider mes souvenirs.

— Et vos frères, comment vous entendiez-vous avec eux ?

Cette simple question fit monter une boule dans ma gorge, et mes yeux se remplirent de larmes.

— Très bien, ajouta-t-elle rapidement, voyant ma détresse. On peut parler d'eux plus tard.

— C'est difficile de se souvenir de tout dans l'ordre, lui dis-je. Je pourrais dire que j'avais quatre ou cinq ans quand quelque chose m'est arrivé, puis plus tard me rappeler que j'étais plus âgée. Tout se mélange dans ma tête quand j'essaie de me souvenir de ces années où j'étais enfant.

— Pourquoi croyez-vous que ça vous arrive, Cassie ?

— Je suppose que c'est parce qu'il y a peu de choses qui ont laissé des traces marquantes à ce moment-là. Ma grand-mère me lisait des histoires parfois, mais ma mère ne le faisait jamais ; alors, je ne peux pas même évoquer un récit qui m'ait marquée.

— Parlez-moi un peu de vos grands-parents alors.

— Ils étaient gentils avec nous, les enfants, quand nous leur rendions visite. Leur maison avait une odeur différente aussi. Des effluves appétissants de plats cuisinés et de meubles polis. Un dîner digne de ce nom nous attendait sur la table, et ma grand-mère nous demandait toujours si nous voulions une deuxième tournée. « Je n'aime pas jeter », nous disait-elle, et nous nous empressions d'accepter. Et quand nous avions fini, c'étaient les adultes qui nettoyaient la table et lavaient la vaisselle. On nous disait soit d'aller dehors pour jouer, soit parfois de regarder la télévision. Je suppose que ça a été mon seul aperçu de la normalité, de la manière dont les choses auraient dû être.

— Mais chez vous, il n’y avait rien de la sorte ?

— Non. Et comme il n’y avait jamais rien de prévu pour nous faire plaisir non plus, je ne peux pas fermer les yeux et visualiser un jour passé en bord de mer ou de quelque chose d’agréable que nous ayons pu faire en famille, et me rappeler où et quand ça a eu lieu. Nos anniversaires n’étaient pas des occasions spéciales non plus. On ne m’offrirait jamais une belle robe qui m’aurait permis de me sentir comme une petite princesse. À l’exception de l’année de mes cinq ans – je m’en rappelle très bien. Ma grand-mère avait fait un gâteau pour moi et l’avait apporté chez nous ainsi que des cadeaux bien emballés. L’un d’eux était un cartable pour aller à l’école. Alors, oui, je me souviens de cet anniversaire.

Ce que je ne lui dis pas à ce moment-là, c’est qu’à part ce jour particulier, l’essentiel de ce dont je me souvenais concernant ces années était la peur constante que je ressentais.

La peur d’une femme qui ne faisait que crier après moi.

La peur de mon frère aîné qui me pinçait dans mes zones les plus sensibles et me tirait les cheveux.

La peur de ne pas pouvoir arrêter de pleurer, parce que pleurer rendait la femme que j’appelais « maman » folle de rage.

Et puis il y avait l’homme, celui qui s’asseyait à table avec un bâton à côté de lui. Un bâton qu’il levait pour nous taper quand nous le contrarions.

On devait l’appeler papa.

Il était, je l’avais compris bien avant d’avoir appris le vocabulaire nécessaire pour pouvoir l’exprimer, un homme auquel il fallait obéir.

— Qu’est-ce que ton père faisait dans la vie, Cassie ?

J’avais attendu le moment où elle allait le mettre sur le tapis, mais je n’étais toujours pas prête à en parler.

— C'était un mécanicien auto à son compte, fut la réponse que je lui donnai en espérant que le ton de ma voix la convaincrerait d'en rester là sur ce sujet.

Tandis que je parlais, une image de mon père se glissa dans mon esprit sans y être invitée, une image qui avait été figée dans le temps. Elle appartenait à mes souvenirs d'enfant, pas à ceux de ma vie d'adulte. Chaque fois que mon subconscient le faisait apparaître, il était toujours sous la même forme. Je le vois toujours comme il était avant qu'il ne devienne vieux, avant que l'âge ne lui ait fait perdre peu à peu ses cheveux noirs ramenés en arrière, que des rides profondes aient encerclé sa bouche et que la bière ait fait gonfler son corps autrefois svelte. Ce que je me rappelle le mieux cependant n'est pas ce à quoi il ressemblait, mais cette odeur de graisse de voiture, d'essence et de cigarettes qui non seulement s'accrochait à lui, mais semblait exsuder littéralement de tous les pores de sa peau. Ces jours-là, quand j'étais petite, c'était mon nez plus que le bruit de ses pas furtifs qui me prévenait qu'il était dans les parages.

C'étaient les pensées que je gardai pour moi, ce jour-là.

— Ce sont mes souvenirs les plus anciens, lui dis-je. Maintenant, est-ce que je peux vous poser une question ?

Elle acquiesça d'un air encourageant.

— Quand pensez-vous que le premier souvenir est logé dans le cerveau d'un enfant ? Est-ce quand il quitte un endroit sombre et protégé pour entrer dans un monde plein de bruit et de lumière ?

— Pourquoi posez-vous cette question, Cassie ?

— Je me demandais juste si les enfants ressentent de la peur à ce moment ou si c'est une émotion qu'ils apprennent plus tard.

— Cassie, tout ce que je peux vous dire, c'est que les premières semaines, mois et années sont très importants. C'est le moment où les graines pour leur futur sont plantées.

— Alors, à quel âge les émotions destructrices commencent-elles à apparaître ? demandai-je.

— Les émotions destructrices ?

— Oui, comme la rage et le ressentiment.

— Quand pensez-vous qu'elles le fassent, Cassie ?

— Au moment où le monde des adultes les trahit, j'imagine.

— Est-ce que vous pensez à votre propre enfance, maintenant, ou à votre propre expérience de mère ? demanda-t-elle, espérant une réponse, mais c'est une autre des questions auxquelles je ne voulais pas répondre.

Ce fut elle qui me dit d'écrire tout ce que je pouvais me rappeler.

— Commencez avec vos premiers souvenirs, me dit-elle.

— Au tout début ?

— Oui, Cassie. Au tout début.